

Arnaud Desplechin Roubaix, une lumière 2019



♂ le genre & l'écran
pour une critique féministe des fictions audio-visuelles



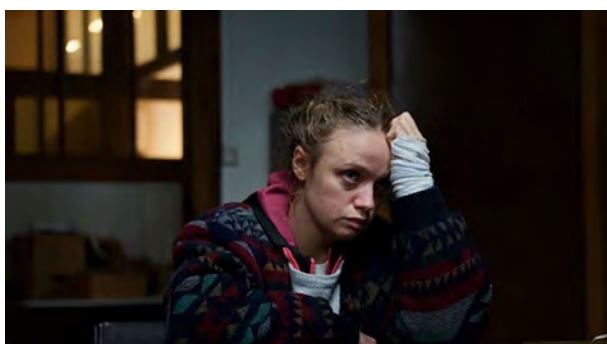
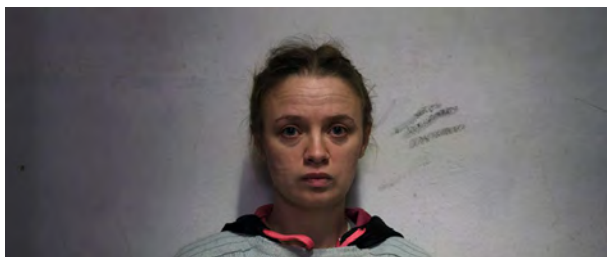
Ginette Vincendau

Dans la ville de Roubaix, le Commissaire Daoud et son équipe enquêtent sur des crimes liés à la misère sociale : petits larcins, voitures incendiées, drogue, jeunes fugueuses, etc. La deuxième partie du film se concentre sur un couple de jeunes femmes accusées du meurtre de leur voisine âgée, Lucette.

Pour qui connaît les films d'Arnaud Desplechin, *Roubaix, une lumière* s'annonce plutôt comme une – bonne – surprise. En effet, nous sommes loin des intellectuels parisiens nombrilistes ou de la grande bourgeoisie de Roubaix (sa ville natale) qui, à quelques exceptions près, ont peu plé son œuvre jusqu'à présent. Dans sa première partie, le film porte la marque du documentaire qui l'inspire, *Commissariat Central*, de Mosco Boucault (2008). D'emblée nous plongeons dans la misère d'une ville post-industrielle dévastée par le chômage. Nous mesurons l'étendue du désastre à travers le regard accablé d'une nouvelle recrue, Louis (Antoine Reinartz), épaulé par son chef Daoud (Roschdy Zem), d'un calme olympien : maisons insalubres dans des cours sordides, parents résignés à la délinquance de leurs enfants, hommes réduits à incendier leur propre voiture pour toucher l'assurance – toute la misère du monde (occidental) s'étale sous nos yeux. Certes, cette misère est esthétisée par une succession de beaux plans nocturnes mélancoliques et la musique quasi-symphonique de Grégoire Hetzel, sans parler du charisme (et de la carrure) de Roschdy Zem, qui trouve là un rôle splendide à la mesure de son talent. Par ailleurs, Desplechin, qui cite rien moins qu'Hitchcock comme inspiration, ne peut pas s'empêcher d'insérer quelques références cinématographiques pour montrer que nous ne sommes pas dans un documentaire, ni dans un épisode d'*Engrenages*. Voir par exemple la scène où Daoud, qui selon les règles du genre, vit seul, donne du lait à ses chats, comme Bourvil dans *Le Cercle rouge* de Jean-Pierre Melville, référence suprême du polar masculin français. Même si Desplechin ne peut prétendre au succès populaire de Melville jadis, le mélange policier-social de *Roubaix, une lumière* fonctionne plutôt bien et tient la spectatrice en haleine.

Les choses dérapent dans la deuxième moitié du film, où Daoud et son équipe se concentrent sur deux jeunes femmes, Claude (Léa Seydoux) et Marie (Sara Forestier), soupçonnées d'avoir assassiné leur voisine âgée. On se doutait bien que les deux vedettes, entrevues au début du film pour une autre affaire, même « enlaidies » pour les besoins de la cause allaient réapparaître (on ne va pas mettre Léa Seydoux dans un rôle secondaire). Mais, sous prétexte d'observer la procédure policière, leur interrogatoire devient le sujet obsessionnel du film. Des scènes interminables montrent les policiers les interrogeant séparément, puis ensemble, puis séparément ; on assiste ensuite à deux reconstitutions du crime, une sur un mannequin dans les bureaux du commissariat, l'autre sur le lit de la victime. Ce qui « cloche » c'est que le crime lui-même, évidemment grave, ne semble pas vraiment intéresser les policiers. Nous ne saurons rien de la victime, sinon qu'elle était âgée et pauvre. Le film la traite ni plus ni moins qu'un cadavre, guère mieux que le mannequin sur lequel les deux jeunes femmes miment comment elles l'ont étranglée. Et à la fin de ces longues scènes pénibles on ne saura toujours pas laquelle des deux a été l'instigatrice du meurtre et laquelle l'a exécuté, ou si elles ont tout fait ensemble, et d'ailleurs on a cessé de s'y intéresser.

D'un reportage ancré dans une réalité économique et un milieu précis, nous passons insensiblement au spectacle de deux femmes « paumées », menteuses, surnoisées, pleurnichardes. On a droit à beaucoup de gros plans sur leurs visages rougis par les larmes ou en train de se moucher avec leur manche, surtout la pauvre Sara Forestier qui néanmoins est beaucoup plus convaincante que Léa Seydoux en sous-prolétaire. Classiquement, les policiers jouent au « *good cop* » (Daoud, éternellement gentil) contre « *bad cop* » (tous les autres, qui hurlent),



mais leurs questions portent de plus en plus sur des détails corporels bizarres : qui était à cheval sur la victime ? dans quel sens ? Qui tenait l'oreiller ? etc. En fin de compte, l'enquête de Daoud porte beaucoup plus sur les rapports de force entre les deux femmes que sur le crime lui-même. Le fin mot de l'histoire : Claude, par sa beauté, a subjugué Marie. Ah oui, j'ai oublié de dire que ces deux femmes sont en couple, donc forcément perverses. Même si l'affaire en question est, apparemment, inspirée d'un fait divers, sa présentation fait problème : en plus d'une vision surplombante sur ces « pauvres filles », comme toujours quand il s'agit de femmes, le crime n'est plus social, mais sexuel.

